

L'illusion
d'une révolution

Emile Obadia

**L'illusion
d'une révolution**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13835-0

Avant-propos

On dit que l'histoire est un éternel recommencement. Qu'il est dans la nature des choses et des éléments qui constituent notre planète, de renouveler dans le temps des faits déjà produits il y a des millénaires.

Je suis de ceux qui croient que tout n'est que comédie ou tragédie ambulatoire. Que tout ce qui a contribué à l'histoire des hommes, n'est qu'un cycle perpétuel. Ainsi, qu'il s'agisse de la naissance de notre Terre ou de tout ce qui s'est passé depuis que l'homme est homme, les événements se sont toujours répétés.

On pourrait en approfondissant, trouver maints exemples.

Depuis les conquérants commettant parfois les mêmes erreurs, jusqu'aux hommes politiques ou bien au commun des mortels chacun, malgré les enseignements et les expériences, réitère les mêmes fautes !

Bien sûr, les causes, même si elles ont une similitude certaine, n'entraînent pas toujours les mêmes conséquences. Mais une chose est sûre : quelques soient les leçons tirées des erreurs du passé, l'homme s'ingénie comme inconsciemment, à reprendre le même chemin.

De sorte que l'homme n'est à l'abri de rien et surtout pas de recréer les conditions d'une troisième guerre mondiale par exemple... ou de nouveaux camps d'extermination ! Ou pourquoi pas de nouvelles révolutions !

Vous voyez peut-être déjà où je veux en venir...

Comme pour conjurer ce sort en apparence irrémédiable, je veux vous entraîner avec moi dans une fiction.

JUILLET 89... Vous connaissez ! 1789, oui, bien sûr... ! Et précisément le 14 Juillet... Mais moi je veux parler de l'année 1989.

Oui, chaque année dans toutes les communes de France, nous célébrons avec une certaine fierté, la prise de la Bastille par ce bon peuple de Paris. Un évènement qui depuis deux siècles maintenant, a éclairé l'esprit des Hommes, en entraînant la déchéance d'une monarchie somnolente, abolissant une ère de domination arbitraire, bannissant à tout jamais le « bon plaisir » d'un monarque et la puissance divine, sur un peuple en colère et affamé !

Cet évènement unique en son genre et en son temps, contribua à créer l'ère moderne avec un symbole ô combien convoité : la Liberté. Ainsi naissait après de multiples péripéties, la République, et partant, laissait entrevoir une nouvelle ère politique : La Démocratie.

Mais point de retour en arrière ! C'est le temps présent qui nous préoccupe et d'avantage le futur. J'imagine cependant volontiers que cela puisse être projeté dans notre époque actuelle... Et pourquoi pas ?

Nous n'avons pas fini de revoir des évènements qui se sont déjà produits dans d'autres siècles. Certes, avec des proportions différentes, mais avec tellement de similitudes qu'on croirait revenir en arrière...

Replongeons – nous donc en cette année 1989, laissons, devant nous, s'ouvrir les portes d'un futur peut-être proche, et profitons d'un bicentenaire bien mérité, pour revivre ces heures sombres, mais pourtant remplies d'espoir et de lumière, que furent les Jours de la révolution française ! Œuvre éphémère ? N'en croyons pas un mot ! Les heures vécues le sont à tout jamais et pour l'éternité. Les heures à vivre nous cachent encore des secrets que nul prophète ne peut déceler en totalité. Et si demain redevenait hier ?

Ceci est donc un roman, une fiction... Il aborde certes quelques aspects particuliers, mais n'y voyez aucune similitude

avec d'autres événements politiques ou sociaux. Toutes les situations décrites ne sont issues que de l'imagination de l'auteur. Pourquoi prendre une telle précaution ? Parce que tout simplement, de nos jours, on taxe trop facilement, sans analyse et sans jugement serein, d'idéalistes, ceux qui tentent de percer les abcès de notre civilisation. De surcroît, dans toute œuvre de fiction il existe des éléments qui tendent vers une certaine idée qu'on se fait de la réalité. Ne brûlez pas, ne pendez pas, ne bannissez pas ceux qui osent par leurs écrits ou leurs citations, révéler des fantasmes que chacun d'entre nous possède au fond de lui. Prenez simplement le temps de lire et de comprendre que même si l'histoire n'est pas forcément répétition, l'imagination peut faire en sorte qu'elle le devienne...

L'Auteur

Chapitre I

I

Jean-Louis n'avait pas encore terminé de prendre son petit déjeuner. Il se pressait comme un voyageur hâtif dans la crainte de manquer son train, soutenant ses bagages à pleines mains sur un quai bondé...

Mais lui, ne partait pas en voyage, du moins ne l'espérait-il pas. Il était assis au bout du comptoir de ce troquet habituel situé juste en face de son lieu de travail, le Journal « LA REPUBLIQUE ».

Le coup de fil qu'il avait reçu chez lui quelques instants auparavant, ne l'avait guère éclairé sur le motif de cette hâtive matinée. Il devait être à peine huit heures. A l'autre bout du fil, une voix familière cependant, lui avait juste ordonné de se rendre sans plus tarder au quotidien.

Il se doutait qu'un évènement quelconque devait se passer quelque part... Et selon la coutume, il n'en serait avisé qu'au dernier moment. Cet ultime instant, où, à peine réveillé, face au rédacteur en chef, on lui remettrait un billet de train ou d'avion et un papier froissé contenant les quelques explications d'usage, le lieu, l'heure de l'évènement... Il déchiffrerait tout cela dans le taxi qui le conduirait à vive allure à la gare ou à l'aéroport.

Il avait donc sauté du lit, bousculant sa charmante compagne encore endormie, déposé tendrement mais furtivement un baiser sur son épaule tout en enfilant son pantalon, pris ses chaussures, tout en se passant la main dans ses cheveux, attrapé son blouson alors que l'autre main était déjà posée sur la poignée de la porte. A

peine dans le taxi, avait-il eu le temps de souffler en quelques syllabes expédiées, la direction au chauffeur nonchalant mais habitué à ce genre d'indications laconiques et expéditives, pour finir plus calmement d'attacher sa chemise tandis que le véhicule fonçait déjà inexorablement à travers la capitale.

A peine arrivé, il se faufila d'un pas toujours pressé dans le premier bistrot. Le café noir qu'il venait d'avalier avec un goût amer quelques minutes plus tôt, ballottait au fond de son estomac... Un croissant englouti en un clin d'œil devait caler tout ça !... Il fit rouler des pièces sur le comptoir et sortit aussitôt.

La rue était vite traversée, la circulation dans Paris commençait à se faire plus dense, mais profitant d'un court créneau entre deux voitures, il bondit sur le trottoir d'en face. Il ne pensait à rien, il passait et repassait simplement sa langue sur ses dents pour y arracher les quelques croûtes du croissant qu'il venait d'engloutir se souvenant tout juste du goût qu'il avait, moelleux et sucré.

– Salut la compagnie ! Lança – t'il une fois parvenu dans le hall du Journal.

Quelques dactylos pressées allaient et venaient ; un coursier brandissait une enveloppe en hurlant « un timbre ! Un timbre, bon sang ! Il me faut un timbre ! »

Une voix haletante lui rétorquait par delà un immense comptoir :
– T'es assez timbré comme ça !

S'en suivaient quelques éclats de voix mêlés à des rires éparses et saccadés. Mais Jean – louis continuait sa course dans le dédale des couloirs encombrés de piles de journaux et de cartons éventrés. L'escalier maintenant... Deux étages traumatisants qu'il lui fallait gravir sans une halte. A mi – chemin on pouvait déjà entendre le crépitement des machines à écrire... Des mots scandés dans tous les coins... Des éclats de rire et des portes qui claquaient...

Il poussa un long soupir qui se termina par un aussi long bâillement. Une dernière fois la main dans les cheveux et il ouvrait d'un coup de pied la lourde porte à moitié défoncée. Le bruit des

machines à écrire devint tout à coup plus fort encore. Un brouhaha indescriptible régnait dans cette immense pièce où le monde grouillait comme dans une fourmilière... On s'asseyait, se levait, allait, venait, on ne se parlait pas on se criait, s'interpelait, s'invectivait parfois. Une véritable usine à papier où les ouvriers s'arrachaient à tour de rôle des centaines de feuilles de toutes les couleurs. Monsieur Rocher, le chef de cette entreprise avait en effet décrété un beau matin sans crier gare, que les nouvelles qui parvenaient au Journal à chaque instant, seraient désormais classées par nature de leur importance, sur des feuilles de couleurs différentes. C'est ainsi qu'on utilisait des feuilles roses pour les nouvelles urgentes, jaune pour les moins importantes, vert pour le sport, et ainsi de suite... Les blagues allaient agilement bon – train pendant ses rares absences : « nous sommes des journalistes de couleur » ou encore « le journal est un arc-en-ciel... On nous en fait voir de toutes les couleurs... »

Jean-Louis marqua une pause non sans avoir toujours hâtivement serré quelques mains. Tout allait dépendre maintenant de la couleur du papier que son rédacteur en chef bien aimé allait lui tendre.

Bien qu'il fût affecté aux nouvelles politiques exclusivement, il lui arrivait cependant de traiter occasionnellement d'autres affaires, mœurs, spectacles, gazette, faits divers... Il est vrai qu'un journaliste avant toute chose se doit d'être polyvalent. Il est aussi vrai que pour hétéroclite qu'il soit, ce métier a l'avantage de faire bouger son personnel.

Jean-Louis savait en partant précipitamment ce matin là, sans prendre le temps d'expliquer quoique ce soit à Isabelle sa compagne, qu'il risquait de ne pas la revoir avant deux ou trois jours, voire même quelques semaines. Il se souvint en un éclair le jour où on l'envoya à Bruxelles pour suivre un détournement d'avion.

Il ne rentra pas pendant vingt huit Jours. Presque un mois à courir de Bruxelles à Rome, puis de Rome à Alger, puis d'Alger à Tunis...

Il sortit de sa torpeur lorsque Sonia lui passa la main devant les yeux :

– Alors, faut pas dormir mon mignon, le patron t'attend !

Il reprit alors sa marche forcée vers le bureau vitré du rédacteur en chef.

Il était là, assis, derrière un bureau encombré de revues, de téléphones, de canettes de bières et autres déchets de victuailles. Ce cher Rocher... Un véritable roc à l'épreuve de toutes les vagues déferlantes les plus fortes, les plus hautes, les plus impétueuses. Un rocher planté au beau milieu de l'océan et qui saurait résister à la plus incroyable des tempêtes et même un tsunami n'aurait pas eu raison de lui. Un bloc immuable, insatiable, inébranlable !

Un homme d'une quarantaine d'années, robuste, trapu et grand. Cheveux en brosse, lunettes carrées laissant paraître de grands yeux noirs, cigare aux lèvres, manches retroussées sur d'impressionnants biceps. Jamais satisfait comme tout grand patron qui se respecte, a fortiori plus qu'exigeant et toujours en quête de la moindre faiblesse de son interlocuteur pour lui asséner une réplique imparable dont il a le secret.

– Nous y voilà !

pensait alors Jean-Louis fortement essoufflé. A croire que Rocher faisait exprès deux ou trois fois par semaine de le faire accourir ainsi, de sorte que Jean-Louis déjà éprouvé par un réveil aussi brutal, n'avait plus qu'à tomber à genoux, sans résistance, devant lui.

– Alors mon vieux ! Tu en as mis un temps pour venir de chez toi ! Ne t'assieds pas, prends Michel avec toi et file tout de suite ! Pas de ticket de train ni d'avion mon vieux... Tu restes à Paris ! Ca te change, hein ?

Jean-Louis tomba tout d'abord dans le fauteuil de cuir fortement élimé encombré de journaux ouverts qu'il prit soin cependant de

pousser par terre... Son tic le reprit, il passa deux ou trois fois sa main dans les cheveux châtons et bouclés puis ouvrit enfin la bouche :

– Comment, tu m’as fait courir à perdre haleine pour me dire que je restais sur Paris ?

Rocher se leva, ralluma son cigare et sourit :

– Oui mon vieux, tu as bien entendu ! Pas de vols interminables ou de banquette de train inconfortable... Tu restes ici ! Tu devrais plutôt me remercier, non ? Bon allez, secoue-toi, cours récupérer Michel, il est déjà au courant.

Jean-Louis se leva à son tour reprenant tout juste son souffle,

– Bon, je prends Michel... Et après ?

– Je te dis qu’il est déjà au courant ! marmonna Rocher, « File, c’est urgent ! »

Il se ravisa alors que Jean-Louis venait à peine de franchir la porte du bureau où s’engouffrait le crépitement des machines et les effluves de café noir.

« Et donne-nous rapidement de tes nouvelles ! Je veux qu’on sorte ça ce soir ! »

En effet, LA REPUBLIQUE était un quotidien du soir tirant à six cent mille exemplaires qui en l’espace de quelques heures inondaient la France entière. Toute une armada de petits porteurs qui dès le papier sorti des presses s’engouffraient dans les moindres recoins de la capitale et s’éparpillaient dans tout le pays pour diffuser la bonne-ou la mauvaise-nouvelle.

Jean-Louis était déjà dans le box des photographes. Sonia accourut vers lui :

– Tu cherches Michel je parie ? Il haussa les épaules sans dire un mot ; elle reprit avec un léger sourire moqueur :

– Il t’attend en bas, il a déjà sorti la moto. Ne pose pas de question, il sait où il doit t’emmener...

– Ah bon sang, si elle m’avait dit cela plus tôt cette gourde ! Pensa – t’il en reprenant l’escalier qu’il descendit quatre à quatre,